

Éditorial

TRADUIRE, PARTAGER, COMMUNIQUER

Céline Gür Gressot

Au cours de l'année écoulée, notre comité éditorial a été sollicité à propos de nos critères de choix pour notre revue annuelle qui publie en traduction française une sélection d'articles provenant de *The International Journal of Psychoanalysis*. Lors de nos réunions, nous prenons en compte l'importance thématique des articles au sein de la réflexion psychanalytique contemporaine, la notoriété des auteurs et l'équilibre théorico-clinique du numéro. C'est également l'occasion d'affirmer la valeur que nous donnons au plaisir du lecteur.

Dans notre précédent éditorial nous avons ainsi mis l'accent sur le travail du groupe.

Notre choix est intimement lié au travail de traduction, processus dont parle fort bien le traducteur et poète André Markowicz, dans son récent ouvrage « Partages¹ ». Dans cet ouvrage qui a pris la forme d'un livre après avoir été un journal sur Facebook, l'auteur nous offre une chronique de ses traductions d'auteurs russes et anglais, de poètes latins et même chinois. Le travail sur la langue est par lui constamment référé tant à la forme, à la rythmicité du texte qu'à son sens, laissant apparaître l'affect, ce qui nous touche au-delà des mots : « Qu'est-ce que c'est un traducteur ? C'est quelqu'un qui aime quelque chose qu'il veut partager.² »

Le journal de Markowicz s'est nourri du dialogue avec ses lecteurs, comme l'a été son travail du traducteur de théâtre : « son texte est fait pour devenir commun (...) le travail ensemble, avec tous les acteurs, pour, oui, faire un texte commun, un même matériau de jeu. (...) ça bat en brèche le mythe du traducteur solitaire.³ » Ce que, pour notre part, nous relions à la place des relecteurs dans notre groupe, mais aussi au rôle de tiers que peut prendre la théorie pour notre clinique.

1. Markowicz A. (2015), *Partages*, Paris, Dernière marge, diffusion Actes Sud, 2015.

2. *Ibid.*, p. 14.

3. *Ibid.*, pp. 13-14.

Nous sommes attentifs à l'aspect littéraire de notre travail de traducteur, alors que nous ne sommes pas tous des « écrivains⁴ » parmi notre équipe de cliniciens ; nous nous inscrivons dans ce paradoxe : communiquer un fond et une forme. Pour reprendre les termes de ce traducteur engagé : « Je le répète, la traduction n'est pas une question de langue, c'est, pour moi, du moins, une question d'échos, de conversations secrètes ou déclarées, de lignes tracées, interrompues et toujours reprises.⁵ » Ce qui reste intraduisible, que Markowicz qualifie d'ombre (en soi, en nous), nous renvoie à une large part de la littérature psychanalytique contemporaine dédiée aux auteurs post-bioniens. Ce paradoxe de la langue chez le traducteur qui n'est pas qu'un outil de communication, mais en devient idiosyncrasique, nous évoque notre souci d'ouverture et d'intégration, mais aussi, à certains égards, le travail de construction en analyse : « Je ne traduis pas pour rendre français. - Ce qui m'intéresse en traduisant, c'est de faire le chemin contraire : faire que notre langue à nous, la langue française, devienne comme un peu étrangère ; qu'elle accueille les formes, les mémoires qui ne sont pas les siennes.⁶ »

Notre travail clinique ne peut qu'être profondément stimulé par une telle réflexion qui donne une place à ce qui apparaît sous le texte manifeste, au mouvement qui l'accompagne, à son sens latent. Pensons au rêve, à la ligne que nous pourrions tirer depuis Freud jusqu'aux théoriciens de l'intersubjectivité, ou encore à la séance analytique telle qu'elle est de nos jours développée par T.H. Ogden, à la trace pulsionnelle d'une Représentation-Affect dans la théorisation d'André Green ou à la notion de « reste » développée par Jacques Press.

Nous avons opté cette année pour les articles de *The International Journal of Psychoanalysis* qui témoignent des problèmes qui se posent à nous dans notre réflexion quotidienne d'analystes : violence et violence de masse, culpabilité et clivages, transformations psychiques et défenses primitives voire précoces.

S'y ajoute la bibliographie de l'article de T. Habermas : « Rêver le passé d'autrui : pourquoi le travail de remémoration reste encore pertinent en thérapie psychanalytique, du moins dans certaines traditions » paru dans notre numéro 2015 et omise par erreur lors de sa composition.

Enfin, nous rendons hommage à Robert Wallerstein, qui a soutenu l'expérience des Annuels et dont O. F. Kernberg rapporte non sans humour, le conseil du « brouillon zéro ».

4. Chabert C. (2013), « Que nous dit la présentation de matériel clinique au sujet de ce qui s'est réellement passé dans l'analyse, et comment le dit-elle ? », *L'Année Psychanal Int* 2015, pp. 183-194.

5. Markowicz A., *Ibid.*, p. 23.

6. *Ibid.*, p. 180.

L'année 2015, lourde d'évènements d'une terrible violence sur lesquels nous ne pouvons faire l'impasse, a probablement de façon souterraine influencé nos choix ; c'est notre richesse que de pouvoir continuer à penser et proposer des pistes à nos lecteurs francophones.